

## BULLETIN.

*A nos lecteurs.—Lettre du R. P. Aubert.—Nécrologie.*

Depuis quelques années, la publication d'un journal religieux a universellement paru d'une utilité majeure dans ce pays ; et cependant la réalisation de ce bien a constamment éprouvé des obstacles presque insurmontables. Ce fut dans la conviction de cette utilité que nous vîmes de l'avant, il y a maintenant cinq années révolues ; et aujourd'hui, c'est sous le fait de la difficulté de surmonter ces obstacles que nous nous adressons encore au public. N'est-il pas étrange, Messieurs, que nous soyons les narrateurs obligés de ce quasi-paradoxe ; que vous en soyez vous-mêmes les témoins et que l'apathie d'un grand nombre des nôtres en soit comme l'occasion et la cause ? Voilà pourtant le résultat de toutes nos expériences et la conclusion dernière de nos meilleurs efforts : *Un journal religieux est nécessaire et un journal religieux ne peut s'obtenir.*

Quand nous disons qu'une publication religieuse est nécessaire en Canada, nous ne prétendons point faire de la continuation des *Mélanges* une nécessité absolue. Nous affirmons seulement que cette feuille, ou toute autre, rédigée dans les mêmes principes, est un besoin vrai du pays ; voilà notre avancé, et c'est là aussi l'assertion que nous entendons journellement sortir de la bouche de personnes haut placées, tant dans la hiérarchie ecclésiastique, que dans l'échelle de la société civile. D'abord, nos LECTEURS savent très-bien que nous ne tenons nullement aux personnes, non plus qu'aux formes. Nous n'avons jamais répugné aux Editeurs différents qui sont venus apporter à notre Bureau le fruit varié de leur travail ; nous ne nous sommes jamais refusés, que nous sachions, aux améliorations diverses, et quelquefois presque contradictoires, que des personnes influentes semblaient exiger de notre part. Et si aujourd'hui encore il était des modifications à l'introduction desquelles on attachait l'existence de ce journal, nous ne les dédaignerions pas ; nous ne les omettrions point. Où donc est le mal qui nous afflige ? D'où part le coup qui nous abat ? Nous n'hésitons plus à le dire : il se trouve dans l'indifférence d'un certain nombre de nos lecteurs, dans la parcimonie de plusieurs de nos compatriotes, dans la négligence de quelques-uns de nos souscripteurs.

Une publication religieuse doit être soutenue par tous ceux qui aiment la dissémination des bons principes. Elle est plus essentielle à un pays, que le vêtement pris chez le commerçant ; que ne l'est la nourriture achetée chez le confiseur.

Une publication religieuse doit être lue par tous ceux qui n'ont pas renoncé à apprendre ou à se rappeler ; à plus forte raison, par tous ceux qui, jeunes encore dans les sciences comme dans la morale, ont besoin d'asseoir l'édifice de leurs connaissances sur des bases solides, sur la Religion. Pour eux principalement et pour tous, cette lecture ne doit pas même entrer en comparaison avec la lecture de ces feuilletons littéraires, de ces brochures éphémères qui blâment le goût, tuent le temps, dessèchent le cœur en faussant les talents, et sont lus cependant avec une incroyable avidité.

Il va sans dire, en troisième lieu, qu'une publication religieuse doit être payée, au moins comme une marchandise de bonne aloi par tous ceux qui ont pris l'engagement de la recevoir.

Or c'est l'oubli, c'est la violation de ces trois principes et quelque DÉCEPTION toute récente et à laquelle nous n'avions pas lieu de nous attendre, qui nous forcent, en ce jour, d'annoncer à nos lecteurs que la publication des MÉLANGES RELIGIEUX sera nécessairement arrêtée à l'expiration du présent semestre, c'est-à-dire, le premier janvier prochain.

Il nous en coûte assurément de cesser ce bien, puisque nous y avons mis tout notre temps et notre bourse. Oui, il nous en coûte ; non pas cependant parce que ce bien nous était personnel, mais parce qu'il nous est commun ; parce qu'il est un devoir pour les neuf dixièmes de nos compatriotes, et avant tous pour nos confrères de robe et d'état ; enfin, parce que dans une cause commune et avec des intérêts communs, il faut que les mises soient pareilles et le bon-vouloir réciproque de près comme de LOIN.

—Copie d'une lettre du R. P. Aubert, Oblat de Marie Immaculée, à son frère de la même société à Marseille.

“ St. Boniface, le 26 août 1845.

“ Il y a une année vers cette époque, je prenais la plume pour vous faire part de mes impressions de voyage et vous raconter tout ce que j'avais vu, depuis mon départ de la terre de France jusqu'à mon arrivée sur les bords du St. Laurent. Aujourd'hui que la Providence m'a jeté à huit cents lieues au-delà de Montréal au milieu des tribus sauvages de l'Amérique du Nord, je

reprérends la plume pour vous faire connaître en peu de mots la nouvelle contrée que j'habite, et vous faire brièvement le récit de mon voyage.

“ Je vous prévins d'avance, pour que vous n'éprouviez pas du désenchantement à la lecture de ma lettre, que je n'ai rien de bien merveilleux à vous raconter : si je voulais faire de la poésie la matière ne me manquerait pas, mais j'aime mieux vous dire la vérité et faire de la prose tout-bonement, car je ne suis point tenté de grossir le nombre des géographes et des voyageurs qui pour le plaisir de dire des choses extraordinaires, sont presque toujours sans leurs récits à côté de la vérité, lorsqu'ils parlent des contrées lointaines et peu explorées. Notre départ avait été fixé au 24 juin, il ne put avoir lieu que le lendemain. Ce fut donc le 25 que nous nous embarquâmes au petit village de Lachine séparé de Montréal par une distance de trois lieues. Notre navire était un canot d'écorce de bouleau : et c'était sur cette fragile nacelle que nous devions parcourir une étendue de pays immense, presque partout inhabitée, et y vivre pendant deux mois. On s'imagine en France et même en Canada que ces sortes de voyages sont très-pénibles, il n'en est rien pourtant ; et j'avoue que je connais peu de modes de voyager qui présentent moins de fatigues et qui réunissent autant d'avantage et pour être de l'invention des Sauvages, il ne laisse pas que de rivaliser sous beaucoup de rapports avec ce que les peuples les plus avancés dans la civilisation ont inventé en ce genre. Il est d'autant plus avantageux qu'un canot d'écorce de dix mètres de long et d'un mètre et trente-cinq centimètres de large sur soixante centimètres de profondeur, (30 pieds de long, 5 de large, 2 de profondeur), comme était le nôtre, peut porter vingt quintaux et dix personnes ; et avec cette charge traverser et flotter sur les ruisseaux. Sa légèreté est telle que lorsque la navigation devient impossible, deux hommes peuvent le charger sur leurs épaules, et le porter jusqu'au lieu où la rivière devient navigable. Ajoutez à cela qu'avec six nageurs seulement on peut faire vingt lieues par jour et le mouvement est si doux qu'il est presque insensible. Il est vrai que si le voyage en canot offre certains avantages il a aussi des inconvénients. Comme on y est sans abri on y reçoit toute l'eau qui tombe du ciel et toutes les ardeurs du soleil. Le soir on ne trouve pour logement qu'une tente, pour lit que la terre, quand ce ne sont point des rochers ou des cailloux, encore si le sol était horizontal il n'y aurait pas d'inconvénient, mais bien souvent la terre est à demi perpendiculaire et alors il arrive plus d'une fois qu'on se réveille au milieu de la nuit hors de la tente. Pour la nourriture il arrive bien souvent qu'il faut mettre de côté la délicatesse pour tout ; quoique tout cela paroisse très-pénible à quiconque n'y a point passé, on s'y fait si facilement qu'on n'a aucun sacrifice à faire, d'autres ont pu beaucoup souffrir, quant à nous si jamais nous faisons l'énumération de nos peines nous n'y classerons jamais le voyage de la Rivière-Rouge. Ils y en a qui trouvent encore le voyage très-dangereux, c'est possible, puisqu'on fait plus de trois cents lieues sur des lacs dont quelques-uns sont très-grands et que l'on saute plus de cinquante rapides, mais quand on peut comme nous, faire un acte de foi sur l'habileté du guide et du gouvernail, on peut traverser, sans s'inquiéter de tous ces divers écueils. Quoique la vie sur le canot paroisse monotone elle est cependant assez variée : on peut y lire et y écrire. La vue est souvent récréée par divers objets qui se rencontrent, et le chant curieux des nageurs répand bien souvent la gaieté, comme ce chant est cadencé les avirons vont alors avec plus d'harmonie aussi le canot glisse-t-il alors avec plus de vitesse. Si vous me demandiez maintenant, quel est le sujet de leurs chansons—quoique je les aie entendues bien-souvent je serais en peine de vous le dire et à coup sûr, ils n'en savent rien eux-mêmes, bien souvent aussi, nous chantions nous-mêmes les divers cantiques qui se trouvent dans notre recueil ; cela avait le double avantage de nous distraire et de procurer à nos matelots comme à nous quelques bonnes et salutaires pensées. Vous comprenez que là ne se bornaient point les exercices religieux pour l'équipage, outre la prière du matin et du soir qui se faisait en commun au lieu du campement de la nuit, nous récitions le chapelet et faisons quelques lectures de piété. Le dimanche une tente était transformée en chapelle dans laquelle on dressait un autel sur lequel j'avais la consolation de dire la sainte messe et à laquelle assistait tout l'équipage qui se composait de quatre Canadiens et de deux Sauvages Iroquois et des passagers dont vous connaissez déjà le nombre. Il faut avoir passé dans ces circonstances, pour éprouver combien on est heureux de réaliser cette parole